

833

**Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux**  
**et des Universités du Midi**

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXXVI<sup>e</sup> ANNÉE

**BULLETIN HISPANIQUE**

Paraissant tous les trois mois

TOME XVI

N<sup>o</sup> 3

Juillet-Septembre 1914.

P. PARIS

Promenades archéologiques. Mérida.

**Bordeaux :**

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

**Lyon :** HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

**Marseille :** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

**Toulouse :** ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

**Madrid :** MURILLO, ALCALÁ, 7

**Paris :**

FONTENOING & C<sup>o</sup>, 4, RUE LE GOFF

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129208

# BULLETIN HISPANIQUE

Tome XVI, 1914, N° 3

## SOMMAIRE

- P. Paris, *Promenades archéologiques. Mérida*. . . . . 269  
G. Cirot, *Florian de Ocampo, chronique de Charles-Quint*. . . . . 307  
J. Mathorez, *Notes sur les Espagnols en France depuis le  
XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'au règne de Louis XIII*. . . . . 337

*Variétés*: Les Carthaginois en Espagne (U. Kahrstedt), p. 372; — L'architecture romane en Catalogne avant le XIII<sup>e</sup> siècle (J.-A. Brutails), p. 381; — Sur un tableau au dos duquel il y a une inscription espagnole l'attribuant à Raphaël (G. Cirot), p. 391.

*Nécrologie*: Boris de Tannenberg (A. Morel-Fatio), p. 398.

*Bibliographie*: J. SAROIHANDY, *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (E. Bourciez), p. 402; — R. d'ARADAL Y VINYALS et J. RUBÍ Y BALAGUER, *Notes sobre la formació de les compilacions de « Constitucions y altres drets de Catalunya » y de « Capítols de Cort referents al General »* (J.-A. Brutails), p. 404.

## GRAVURE.

Ruines de Mérida: La citerne du Conventual, p. 277; Los Milagros, p. 279; La Charca de Proserpine, p. 280; La Charca de Cornalvo, p. 281; Digue et château-d'eau de Cornalvo, p. 282; Pont romain sur le Guadiana, p. 287; L'Arc de Trajan, p. 289; Temple de Diane, p. 291; Cérès au théâtre de Mérida, p. 293; La scène du théâtre de Mérida, p. 297. — Ms Escorial U-II-4, p. 317 et 319; Bibliot. Nacional de Madrid, Ff 99, p. 321.

## PLANCHES.

- I. Tableau au dos duquel est une inscription espagnole l'attribuant à Raphaël.  
II. Inscription sur bois au dos d'un tableau qu'elle attribue à Raphaël.

## DIRECTION ET RÉDACTION

M. E. MÉRIMÉE, professeur de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

M. A. MOREL-FATIO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.

M. P. PARIS, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.

*Secrétaire de la Rédaction*:

M. G. CIROT, professeur d'Études hispaniques à l'Université de Bordeaux (Faculté des Lettres).

*Directeur-Gérant*:

M. G. RADET, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres.

A mon cher Comte de S. Lottin  
affectueux hommage  
Léon Garié

## PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

## PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

---

### Mérida.

*A Don José Ramón Mérida.*

On lit dans l'*Histoire de la cité de Mérida*, écrite en 1633 par Barnabas Moreno de Vargas, que « le savant alcaïde Abulcacim Tarif Abentarique, étant venu à Mérida, y vit une grande pierre placée à la Porte Majeure, du côté de l'Orient; elle était tombée sur le sol, et il y était narré en lettres chaldéennes la fondation de cette ville. Pour la lire et comprendre, il réunit trois interprètes très versés dans cette langue, lesquels reconnurent qu'il y était écrit que Semthophaïl, c'est-à-dire Thubal, quand il vint en Espagne, la divisa en trois royaumes qu'il donna à ses trois fils, appelés Tarraho, Semthophaïl et Iber, pour la peupler, ce qu'ils firent. Et Thubal choisit pour lui un site, au point de jonction de ces trois royaumes, pour y édifier la grande cité de *Morat*, ce qui en chaldéen signifie « *Pueblo de Cabeza mayor* »; et cette ville se nomma ensuite Mérida. »

Par malheur, le savant alcaïde cache un insigne mystificateur, le célèbre Miguel de Luna, et sa curieuse pierre ne nous apprend rien de nouveau. Les vieux chroniqueurs de l'Espagne ont beaucoup inventé, beaucoup menti. Nous leur pardonnons aujourd'hui, car ils nous amusent; la critique de nos jours a fait justice de leurs fantaisies; M. Cirot leur a porté le dernier coup : Ocampo et ses émules sont sortis en piteux état de ses mains. Il y a pourtant distraction et plaisir à les lire; même il ne déplaît pas de trouver en eux de passionnés artisans de l'histoire nationale, fabriquant de la gloire antique en préface des gloires modernes. Pas de ville qui ne leur doive

une illustration plusieurs fois millénaire, étant, à très peu près, contemporaine du déluge, lequel eut lieu, comme Ocampo le sait fort bien, 2163 ans avant Jésus-Christ; pas de ville dont le fondateur ne soit un des héros de la Bible ou de la légende païenne.

Mérida se distingue dans cette course aux honneurs presque antédiluviens; elle partage avec Sétubal de Portugal et Tudela de Navarre la noble paternité de Thubal, qui la fonda en l'an 143 du monde. Sans doute, quelques mal intentionnés ou mal informés ont prétendu que la ville qui fut, sous la domination romaine, la plus grande et la plus importante de la Péninsule, celle qu'on nomma la Rome espagnole, eut pour fondateur l'empereur Auguste, dont l'ordre y établit vers l'an 729 (an 25 avant J.-C.), après la soumission définitive des Cantabres, une colonie de vétérans, la *Colonia Augusta Emerita*, et cela sans doute aurait pu sembler une assez illustre origine. Mais que valent les témoignages des historiens de l'empire, qui ignorent par exemple que Rome fut fondée par les Ibères? Mieux vaudrait encore en croire l'évêque de Mondoñedo, Guevarra, et les autres, qui tout au moins font remonter Mérida au temps de la guerre de Troie. Le nom de Mérida, qu'est-il en effet autre chose qu'une abréviation de *Mirmidona*, ville des Mirmidons, passés en Espagne lors de la grande dispersion des peuples engagés dans la querelle épique?

D'autre part, il eût été bien étonnant que cette puissante cité n'eût pas trouvé de place dans la légende envahissante de l'Hercule égyptien; et, en effet, c'est à Mérida, dit-on, qu'il massacra les trois frères Geryon, et, en souvenir de son exploit, il fonda *Memorida*, dont le nom actuel dérive avec tant d'évidence...

Quoi qu'il en soit de ces fantaisies plaisantes, derrière lesquelles on n'ose pas dire qu'il ne se cache pas quelque lueur de tradition certaine, à Mérida les vestiges du passé parlent surtout de Rome. Certes, il semblerait un peu étrange que la ville fût née tout d'un coup et tout artificiellement de la seule volonté d'Auguste, et que nulle tribu des Vettons ou des Turdules, nulle population celtibérique ne se fût établie, de temps

immémorial, dans la fertile région, dans l'excellente position stratégique qu'occupa la colonie romaine. Mais il n'est ni dans les livres ni dans la tradition orale gardé aucun souvenir ni d'une ruine de monument, ni d'une sculpture, ni d'un vase, ni d'une monnaie qu'on puisse assurément dire antérieur à l'époque impériale. Cependant, il existe au Musée quelques haches en pierre polie que l'on assure être de provenance locale, et, si le renseignement est exact, elles sont les reliques d'un modeste habitat préhistorique. D'autre part, au même musée se conservent cinq idoles néolithiques en os des plus curieuses trouvées, cela est certain, à Mérida même, non loin du théâtre. Ce sont de simples tiges plates par derrière, un peu bombées par devant et découpées sommairement de façon à donner de vagues images de femmes qui n'ont du reste pas de bras, qui sont nues, bien que rien ne marque la séparation des deux jambes, dont les têtes carrées ont des cheveux hérissés, des yeux formés d'un point encerclé de deux ronds concentriques tracés au compas, et une bouche faite d'une encoche; l'une d'elles n'a même pas d'yeux et ses traits se réduisent à trois lignes inégales et parallèles. Un trou les traverse, sauf une, à la hauteur des épaules, et elles furent sans aucun doute appendues en quelque primitif lieu sacré, car elles semblent un peu longues pour des pendeloques de colliers. Enfin, d'une vieille muraille est sorti en deux morceaux un antique lion de pierre au corps héraldique, archaïquement modelé; la mutilation en est lamentable, car il est très probable que l'animal doit se joindre au troupeau curieux des *vichas* de style plus ou moins oriental dont le Sphinx de Balazote, au Musée de Madrid, est le type, et qui sont parmi les plus curieux monuments de l'art ibérique.

On lit bien aussi quelque part que les Carthaginois occupèrent avant les Romains l'emplacement de Mérida. « Dans la citerne du castillo sont trois pierres blanches, de quatre *varas* de long, carrées, avec de très belles figures; et des personnes de mérite ont certifié qu'elles sont très semblables à celles de Carthage en Afrique. » Mais n'est-ce pas là un simple raconter, ou quelque fantaisie à la façon du savant Abentarique?

De cette dernière, on peut au moins retenir quelque chose. Abentarique donne sans doute pour Auguste, sinon pour Thubal, la véritable raison du choix qui fut fait de l'emplacement de la ville aux confins de la Bétique et de la Lusitanie, au carrefour de routes très importantes, à l'un des passages traditionnels du grand fleuve. Les Romains, n'en doutons pas, augmentèrent le nombre des grandes voies qui rayonnaient autour de la Colonie, mais ils ne les créèrent pas toutes, et déjà devaient se croiser à Emerita les chemins qui conduisaient à Hispalis, à Corduba, à l'embouchure de l'Anas (Guadiana), à Olosipo (Lisbonne), à Cæsaraugusta (Saragosse), tels que les énumère l'Itinéraire d'Antonin.

La région est d'ailleurs féconde à souhait. Pline en a vanté le blé roux et les olives de douceur exceptionnelle; les modernes célèbrent ses vignes nombreuses, ses jardins, ses olivettes, ses prés et ses vastes pâturages, ses coteaux qui l'enrichissent de gibier, de bois, de fruits, de légumes, ses blés, son avoine, son seigle, ses fèves, ses *garbanzos*, son vin, son huile, son miel, son chanvre, ses troupeaux de vaches et de brebis et le poisson de son fleuve. Ce sont bien là, en effet, les produits issus des plaines ondulées du Guadiana paresseux, qui conservent quelque importance à la modeste cité de nom illustre.

..

A pénétrer dans la ville par une des voies solitaires qui montent du bord du fleuve, on se croirait dans un humble village de laborieux agriculteurs. Au matin, de chaque porte de maison basse aux murs de terre sort un âne vigoureux ou un grand mulet tondu ras chargé d'un vaste bissac en sparterie où s'accommodent comme elles peuvent la houe et la charrue avec le frugal repas du maître, et celui-ci s'installe à son aise, les jambes ballantes, sur la croupe de la bête. Le long des chemins poudreux et des sentiers qui serpentent à travers les guérets, c'est un long exode en théories tintinnabulantes des laboureurs allant aux champs lointains, tandis qu'aux lieux fixés pour les rassemblements se forment les grands troupeaux

fraternels des chèvres, des brebis et des cochons noirs. La ville se vide et les gamins bruyants sont maîtres jusqu'au soir des rues et des carrefours. Que si, par intervalles, sur les pavés indisciplinés cahote et grince un chariot rustique, c'est une charge branlante de menu bois ramenée à grand'peine des monts qui bleussent là-bas sur l'horizon, ou le lourd entassement de sacs de blé ou de farine, honneur de la vallée du Guadiana.

Que les temps sont changés, et quelle décadence ! Au Moyen-Age, Mérida était une vaste cité populeuse, héritière de la grandeur romaine, dont nous lisons avec étonnement les descriptions merveilleuses. L'enceinte avait six lieues ; les murailles, sans les fondements, étaient hautes de dix toises et larges de six, avec trois mille sept cents tours, dont soixante étaient hautes de soixante toises et les autres de trente. Quatre rues larges de trente coudées, parallèles deux à deux, se croisaient au centre de la ville où s'élevaient cinq châteaux, et aboutissaient à quatre grandes portes à deux arceaux ; le reste des murailles était percé de quatre-vingts ouvertures. Toutes les églises étaient rangées en cercle à mille pas de distance du grand Alcazar central, et chacune avait sa tour que couronnait un moulin à vent.

Tout cela semble bien la vision mégalomane d'une ville chimérique ; et pourtant il faut admettre au moins l'existence d'une porte monumentale à deux arcs s'ouvrant dans une haute muraille à grandes tours, puisque justement les monnaies romaines de Mérida nous montrent au revers cette image qui s'est perpétuée dans les armoiries de la ville moderne. Ce qu'il y a de certain, c'est que dès la conquête arabe, quand les envahisseurs occupèrent la ville, elle était ruinée, comptant au plus 8,000 feux ; aujourd'hui elle compte un peu plus de 7,000 habitants.

Ce qui ne ment pas, ce sont les ruines antiques. Nulle part, en Espagne, elles n'ont la même auguste majesté ; nulle part comme ici elles n'étonnent le passant, nulle part elles n'émeuvent et troublent autant l'archéologue. Ce fut une grande capitale, où s'étala la force et la richesse de Rome, où

se cristallisa en monuments grandioses son rêve de domination universelle et éternelle.

Les murailles, assurément, n'avaient ni six lieues de tour ni même deux; mais c'étaient bien les « *belles murailles au long desquelles coule le célèbre Anas et que, rapide, il baigne de son profond flot verdoyant* ». Partout, autour de la cité morte, émergent des pans de murs larges de quinze pieds, des tours et des bastions dont les bases inébranlées gardent les gros blocs largement équarris que posèrent, en lourdes assises, de puissants assembleurs de granit; et partout, dans les constructions du Moyen-Age comme dans les constructions arabes, jusque dans les murs d'aujourd'hui, imposant leur masse inattendue, s'encastrent les pierres de taille, membres dispersés de l'enceinte colossale. Si l'on compare la construction moderne, faite de blocs artificiels de terre comprimée dans des moules, par quoi suppléent sans doute au manque de pierres ceux qui ne peuvent ou ne savent pas employer les matériaux romains, on se demande au prix de quels efforts, au prix de quel or les fondateurs ont charroyé de la montagne assez lointaine et débité tant et tant de granit.



En bordure du fleuve qui, vainement, essaie de la ronger depuis des siècles, apparaît surtout la force triomphante de la muraille. Là, sur une belle ligne droite longue de plusieurs centaines de mètres, des assises régulières s'élèvent du fond des eaux limpides, contrebutees de contreforts vigoureux, percées de bouches d'égouts rondes ou carrées, et dont le flot calme, en son glissement inlassable, n'a pu que polir la face sans la ronger, dont les vagues des crues torrentielles n'ont pu seulement dévier l'aplomb. On ne sait quand, au Moyen-Age, la poussée des terres a pu exiger une reconstruction des parties hautes, à laquelle ont d'ailleurs servi les mêmes matériaux; mais aujourd'hui encore les jardins fertiles du *Conventual* et la galerie haute qui les borde reposent sur l'œuvre romaine toujours présente et nécessaire, et la fron-

daison des orangers, des figuiers et des oliviers, ombrageant les fraîches cultures de fèves, ajoute un charme délicat de poésie agreste à la force éternelle qui les supporte.

C'est du reste un site favorisé que ce Conventual où s'écoule aujourd'hui dans une paix rustique la vie heureuse d'une famille de paysan. Au faite des champs étagés, sous une élégante loggia que décorent quatre colonnes grêles surmontées de chapiteaux antiques, une vieille servante s'affaire à d'humbles travaux; sous la galerie qui prolonge la loggia, et que veut parer une prodigieuse zoologie en tableaux, des grappes de piments écarlates suspendues au toit jettent leur note chaude au-dessus des instruments champêtres, les charrues et les chariots trapus; occupés sous un auvent, des hôtes accueillants vous saluent de ces formules où excelle l'affabilité courtoise de ce pays; dans les terres en gradins, sous les arbres denses, deux mulets tirent une charrue primitive, et le bon laboureur s'arrête pour vous souhaiter d'heureux jours. Partout des bassins, qu'alimentent les manèges de norias rustiques, étalent leur miroir verdoyant, et c'est l'orgueil du domaine que l'abondance de ces eaux fécondes, de temps immémorial élevées du niveau du fleuve.

Une imposante citerne antique, plus encore que le charme des vergers, attire au Conventual les touristes et les archéologues. L'*Aljibe*, comme on l'appelle, a sans aucun doute été remanié, peut-être construit à l'époque chrétienne, comme l'attestent la sculpture en bas-relief très plat de quelques piliers et architraves de marbre, et le remploi d'un superbe chapiteau corinthien. Mais la bâtisse a la vigueur des meilleures constructions de la Mérida païenne, et dénote la science admirable des architectes-ingénieurs romains. Une double rampe rapide de part et d'autre d'un gros mur vous enfonce profondément jusqu'à un réservoir qui semblerait perdu aux entrailles de la terre, n'était la lumière qui glisse par l'ouverture moderne destinée à laisser passer les godets d'une noria. Les murs des rampes comme du puits sont formés de gros blocs réguliers comme ceux de l'enceinte; au haut des murs saillent des pierres où s'appuient, formant le plafond, de larges dalles, et à

l'entrée comme au bas des couloirs la blancheur des marbres polis, que fleurissent de riches rinceaux légers, tranche sur la patine noire du granit brut. (*Fig. 1.*)

Œuvre unique, où l'art gracieux se mêle si inopinément à la force ingénieuse, l'Aljibe aux lieux mystérieuses de sépulture violée, si vraiment il est de basse époque, semble un dernier effort de la grande cité romaine en décadence pour perpétuer la gloire des puissants constructeurs de jadis.

. . .

Plus on s'attarde à visiter les ruines romaines de Mérida, plus s'affirme cette impression de puissance, d'une puissance qui parfois se complait dans l'exagération, et parfois dépasse le but.

La grande cité était fameuse au Moyen-Age par le système de ses égouts souterrains, qui sans doute n'étaient autres que les cloaques de l'époque impériale. Mais la ville antique valait plus encore, sans aucun doute, par l'abondance de ses eaux qu'amenaient de loin (l'un d'eux a cinq, un autre treize kilomètres) des aqueducs grandioses.

Serpentant à la crête ou sur le flanc des collines qui ondu lent jusqu'à la dépression du rio Albarregas, deux d'entre eux franchissaient le vallon et la petite rivière au sommet d'arcades énormes pour arriver jusqu'aux parties hautes de la ville. Des canaux, tout le long de leur parcours, il reste peu de traces, du moins à la surface du sol; cependant, aux abords mêmes de la ville, les hommes ni les siècles n'ont pu détruire ni disperser complètement la masse compacte et dure du ciment amalgamé aux pierres qui formait un immense serpent monolithe. Il reste encore de l'aqueduc principal, tout près du cimetière, un assez long fragment de conduite, très ingénieusement élargie en citerne carrée, de niveau plus bas qu'elle, qui servait à l'épuration des eaux. Une ouverture latérale permettait tantôt de puiser au réservoir, tantôt d'évacuer les impuretés arrêtées et déposées au fond.

Mais ces ruines doivent exciter surtout l'intérêt des ingé-

nieurs; les restes des grandes arches qui faisaient franchir au canal la vallée de l'Albarregas et l'amenaient au point

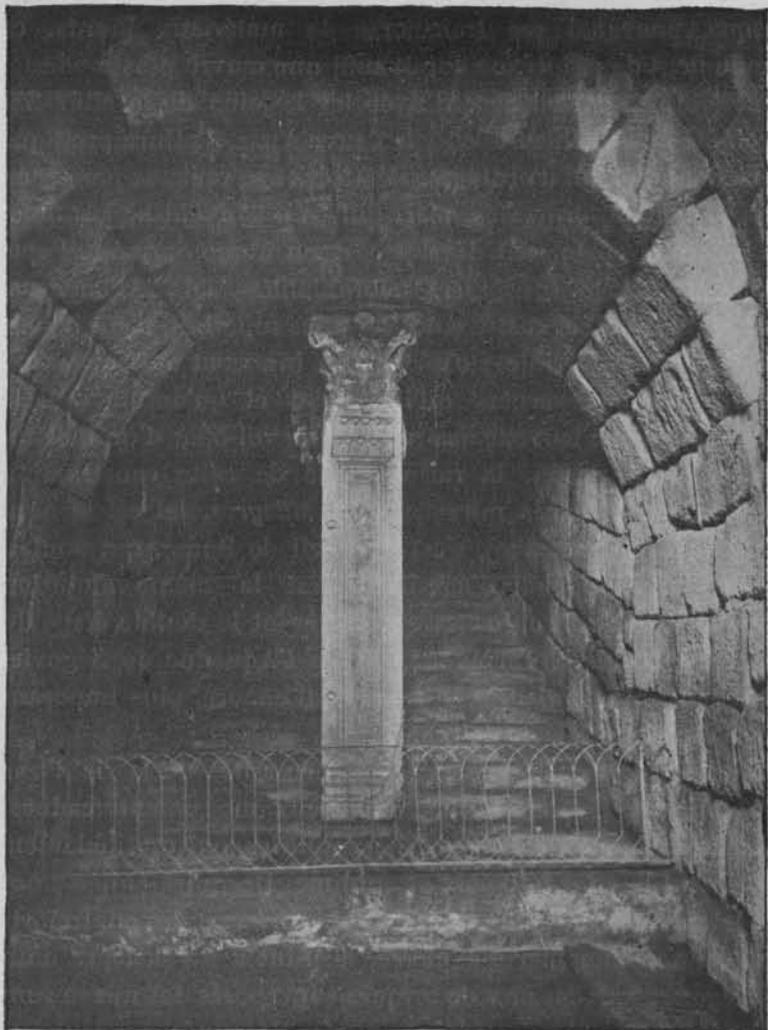


FIG. 1. — La citerne du Conventual.

culminant de Mérida, excitent l'étonnement et l'admiration de tous. (*Fig. 2.*)

Pourquoi les Romains, pour supporter un simple filet d'eau, ont-ils construit ces piles colossales, flanquées de robustes

contreforts, où s'entassent en assises alternées les gros blocs de granit et les briques, que lient à double ou triple étage des arceaux de briques ou de pierres? Pourquoi cet effort gigantesque, pourquoi ces transports de matériaux lourds, ce monument de géants, où aurait suffi une œuvre plus modeste, plus simplement en accord avec les besoins de la cité? S'il avait été question de franchir le fleuve Anas, d'allure pacifique sans doute, et qui d'ordinaire s'élargit et se prélassse paresseux en ses grèves dormantes, mais qui trop souvent se gonfle et se précipite en torrent dévastateur, on ne comprendrait que trop l'obstacle de ces masses inébranlables. Mais l'Albarregas, qui rampe étroit et calme entre ces piles superbes, n'eut jamais de ces colères terribles; c'est le plus innocent des ruisseaux, bienfaisant aux vergers qu'il baigne et qu'anime seul le gazouillis d'une fauvette des roseaux, le vol bleu d'un martin-pêcheur. La raison, la raison seule de cette construction merveilleuse, de ces miracles (*Los Milagros*, tel est le nom populaire de l'aqueduc), c'est l'orgueil de Rome, qui voulait fonder et bâtir pour l'éternité; c'est la même ambition conquérante des architectes qui élevèrent le double étage du Pont du Diable à Tarragone, ou de l'Aqueduc de Ségovie, plus haut, plus massif, et plus colossal encore, plus imposant en sa structure intacte de granit noir.

Rien n'est éternel; le temps, les nécessités de la vie d'une cité qui poussent à arracher aux vieux monuments caducs, pour les réemployer, les matériaux inutiles, ont mutilé lamentablement le pont immense et sublime. Des piles entières ont été jetées à bas, se sont émietlées, ont disparu; des contreforts ont été arrachés pierre à pierre, laissant à nu la lèpre d'un blocage central; des arcs de briques superposés les uns se sont effondrés, les autres, effrités, rongés, découpés en dentelle, luttent mal contre la chute prochaine. Le canal des eaux n'existe plus; toute l'œuvre, désunie, inégale, rompue dans la pureté de ses lignes simples, n'est plus que le souvenir incomplet d'une puissance évanouie, que le décor grandiose d'une cité mourante. Une force qui peu à peu s'épuise, une hauteur qui peu à peu s'abaisse, une harmonie qui peu à peu s'éteint,

voilà ce que nous apparaissent aujourd'hui *Los Milagros* ; ils ne sont plus, ô dérision, que l'hôtellerie pittoresque des cigognes estivales qui échafaudent aux cimes leurs nids branlants de branchages, que l'inaccessible perchoir d'où tombe parfois le croassement d'un corbeau effarouché qui inspecte la plaine. Mais tout l'art, tout le génie de Rome survit en la ruine hautaine, et le pèlerin de Mérida ne peut détacher ses yeux du monument qui se dresse orgueilleux sous ses plaies vives, s'étend et s'allonge en travers du vallon qu'il emplit de sa masse et de son ombre ajourée, patiné jusque dans les lignes rouges



FIG. 2. — Los Milagros.

de ses briques par les gris hivers brumeux et les soleils incandescents. Ces restes d'une œuvre utilitaire d'ingénieurs artistes se découpent sur le vaste ciel comme les arches mutilées d'un colossal arc de triomphe.

Colossal, tel est le mot qui revient sans cesse sous la plume, comme une épithète homérique ; on n'en trouve point d'autre à la rencontre de tous les restes du grand réseau de conduits qui dans un large rayon autour de Mérida signalent le passage des eaux amenées à grands frais, à travers plateaux et vallons, des grands réservoirs qui les alimentaient.

L'un d'eux, et principalement celui qui amenait son flot aux Milagros, a résisté au temps ; c'est la *Charca* de Proserpine,

dont la digue contient encore, sans la moindre fissure, le poids formidable du lac qui l'opprime. (*Fig. 3.*)

Une promenade charmante de cinq kilomètres mène — trop rarement — le touriste à cette énorme dépression où convergent toutes les pluies, tous les ruisseaux, tous les suintements de la Sierra de Carija qui l'abrite derrière son plus haut sommet. La route, que nous fîmes en décembre par une après-midi de soleil pâle, traverse des guérets et des champs de fèves, sans un arbre; aride et monotone, elle devient un peu pittoresque parmi de maigres pâturages où émergent des têtes

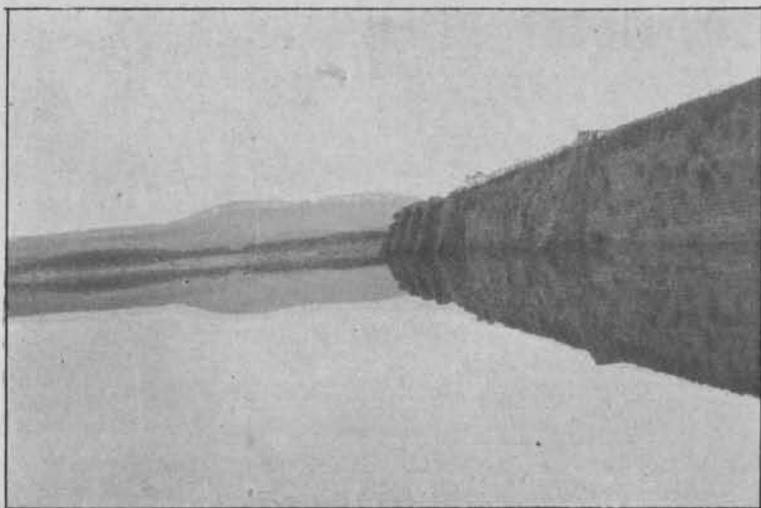


FIG. 3. — La Charca de Proserpine.

rondes de roches granitiques. Mais tout à coup s'étale la nappe inattendue du lac silencieux et tranquille, ici baignant des plages de sable pur, là s'enfonçant en baies abruptes dans les découpures de rochers projetés en promontoires, et brusquement se dresse la digue romaine, la muraille droite de forteresse aux pierres de taille alignées comme aux premiers jours, contrebutée de piles obliques, reflétant dans l'eau vaincue, qui la caresse et la double, sa puissante image presque deux fois millénaire et les rares blessures qui la tachent sans la déparer. Derrière le mur, la puissante butée nécessaire

semble un simple amoncellement de terres descendant en courbe largement oblique, mais sans doute sous la terre se cache un formidable noyau de pierres noyées dans le ciment fameux de Rome. Quoi qu'il en soit, rien d'apparent ne subsiste des travaux par quoi les constructeurs avaient réglé les prises d'eau, car les deux tours actuelles, dont sans doute les maté-



FIG. 4. — La Charca de Cornalvo.

riaux sont antiques, témoignent d'une construction et d'une disposition modernes. Mais cela même est pour nous forcer à admirer plus encore.

Proserpine, dont la *charca* porte le nom, était une divinité tutélaire. Une inscription, aujourd'hui perdue, qui a valu au réservoir le nom de la déesse, était l'invocation d'une humble femme : « O déesse Ataecina de Turobriga, Proserpine, par ta Majesté je te prie et te conjure de me faire rendre ce qui

m'a été volé. On m'a changé ou soustrait ce qui suit : six chemises, deux tuniques de lin..... Le coupable, j'ignore son nom, mais toi, tu le sais... » On aime à croire que Proserpine Ataccina a étendu sa protection à travers les siècles sur la grande entreprise, et la protège encore. La *charca* entretint longtemps des industries florissantes au pied de la digue victorieuse de toutes les poussées, de toutes les infiltrations, et l'eau bienfaisante n'attend qu'un signal pour que ses dix millions de mètres cubes se répandent comme il y a vingt siècles en irrigation fertilisante dans les champs assoiffés de Mérida et les transforment en huerta verdoyante.

Le signal est proche; l'Espagne, active de nouveau et consciente de ses richesses, va utiliser le lac de Proserpine. Elle prépare même un travail plus long, plus difficile, mais plus fécond sans doute; elle veut rendre la vie à un second réservoir, celui de Cornalvo, bien plus lointain et par cela même plus utile, qui aboutissait à Mérida par un aqueduc, dont il reste encore d'importants débris, au nord-est de la ville, en arrière de la colline de Saint-Albin. On peut dire sans être ingénieur, que l'œuvre de Cornalvo l'emportait sur celle de Proserpine en ampleur et en audace. (*Fig. 4.*)

Cornalvo (qui sait quel nom, qui mériterait d'être illustre, se cache sous ce mot d'allure latine?) n'est pas, comme la *charca* de Proserpine, une profonde cuvette naturelle dont l'eau s'épancherait par une cassure facile à boucher. Cornalvo, c'est un haut plateau presque partout ouvert où débouchent, en le prolongeant et le découpant en feuille de vigne, une série de vallons à pentes douces. A l'une des extrémités seulement il s'étrangle entre deux butées rocheuses que couvrent de grands chênes verts. L'ingénieur romain eut l'idée d'aveugler ce passage en amoncelant en travers une haute et épaisse jetée; puis, ayant capté tous les petits ruisseaux, toutes les sources, toutes les pluies des pentes environnantes, du plateau il fit un immense lac. La merveille ici fut moins de contenir les eaux, neuf millions de mètres cubes, nous dit-on, que de les rassembler, et pourtant la digue, toute rongée et ruinée qu'elle nous est apparue, conserve une incomparable grandeur.

Ici, plus de muraille perpendiculaire, chef-d'œuvre d'aplomb et de structure assisée, mais un entassement de moellons et de ciment coordonné pour résister à la poussée redoutable. Du côté des eaux comme du côté adverse la digue se renflait en courbe savante de pression, cachant ici et préservant le conglomérat contre les infiltrations par un revêtement imperméable, là couvrant les pentes de terres pesantes. Par un trait de hardiesse que n'osa pas l'ingénieur du lac de Proserpine, au pied de la digue, à l'intérieur du réservoir, dans l'eau même il planta le château où se réglaient par un système savant de bassins, d'écluses et de vannes, la prise et le débit de l'eau.

Aujourd'hui, le *pantano* est vide; le vaste bassin réservoir, à perte de vue, n'est qu'une morne et solitaire lagune dont la tristesse, en une grise matinée de décembre, s'amplifiait pour nous dans le voile opaque du brouillard en gouttelettes. La digue, dont le parement a disparu sous l'afflux des terres, ne dresse plus dans son détroit qu'une crête rongée, pelée, où poussent quelques arbustes rabougris. A peine un œil exercé peut-il remarquer l'ingéniosité des arceaux rustiques qui, de façon économique, soutenaient le chemin du faite; impression de force qui lutte, mais non pas impression d'art.

Par bonheur le château d'eau, presque entier, survit au désastre. La tour carrée, massive, est découronnée de son faitage, où l'on se plaît à supposer quelque monument digne d'elle; on a détruit l'escalier qui descendait en sa profondeur mystérieuse: mais elle élève encore haut ses murs de granit, portant au flanc l'amorce de l'arc hardi qui la liait, pour la rendre accessible, au chemin de la digue. On dut, lors d'une restauration fort ancienne, afin sans doute de rendre la tour étanche, car pour inébranlable elle l'était à jamais, empâter sa base dans une gangue de maçonnerie. Mais cet emplâtre déshonorant va disparaître, et quand bientôt, la digue consolidée, le réservoir de nouveau rempli, les canaux d'adduction comme de déversement totalement déblayés, les vannes rétablies, tout rendu à l'usage et à l'activité, Cornalvo répartira de nouveau par les campagnes sa richesse si longtemps

oubliée, la tour dégagée, forte et légère, baignant dans l'eau claire son image aux lignes pures, redira à de longs siècles encore le génie impérissable de Rome. (*Fig. 5.*)

Déjà les modernes ingénieurs s'activent. Une maison, pratique, dit-on, mais combien vulgaire, hélas! se termine, dominant la digue et la lagune; un chantier s'est ouvert pour déblayer, nettoyer, raffermir, reconstruire, et c'est une joie, sans doute, cette résurrection de l'Antiquité qu'on croyait morte, cette renaissance richesse d'un pays qu'on aime; mais



FIG. 5. — Digue et Château d'eau de Cornalvo.

c'est une peine aussi, ce viol utilitaire d'une solitude si sauvage et si poétique. Voici venir, autour du cortijo perdu des comtes de Campomanes, les charrois et tout l'attirail de l'industrie et de la civilisation... Adieu le cheminement paisible et sans rencontres sous les chênes noirs, abris des roches granitiques à l'aspect mystérieux de dolmens éventrés ou de cromlechs! Adieu, tout le long de la douce piste de sable aboutissant au pauvre village de Trujillanos, les songes où rien de la vie du jour ne trouble l'évocation des grandeurs et des gloires du passé!

Une troisième charca antique, celle de Valverde, garde encore en sa digue éventrée, d'où l'eau s'échappe torrentueuse, beaucoup de la noblesse et de la force romaine. Au contraire, le réservoir de la *Queue de Bœuf* (Rabo de Buey) est tout moderne. Les eaux qui s'y concentrent et s'en écoulent, circulent encore par intervalles dans d'admirables souterrains antiques, mais elles franchissent l'Albarregas, pour arriver jusqu'à la ville, par un aqueduc qui date du XVI<sup>e</sup> siècle. L'œuvre, lourde maçonnerie sans style et sans couleur, ne vaut que par sa longueur et le nombre de ses arcades superposées; l'œil s'arrête à peine à ces moellons utiles sans beauté. Mais par bonheur, à l'entrée même de Mérida, tout près de l'ermitage qui leur donne son nom, restent debout les trois piles romaines de l'aqueduc de San Lazaro: La vallée de l'Albarregas est ici plus large qu'au point où se dressent Los Milagros, elle est aussi plus profonde; donc, les piliers furent ici plus nombreux et plus hauts. Leur ruine ne mesure que 16 mètres, et leur faite est détruit; il ne subsiste que deux arches reliant leurs bases; tels qu'ils sont, tout semblables à ceux des Milagros, bien que plus mutilés pourtant, avec leurs assises de pierres et de briques alternées, fiers encore dans leur résistance suprême à la mort sournoise et lente, leur silhouette se détache en vigueur sur le fond mesquin et terne des éphémères arcades modernes qu'ils semblent rejeter dans l'ombre.



Rentrons dans Mérida par le pont du Guadiana. Lui aussi garde en ses assises et ses arches mutilées le souvenir de la majesté romaine. Les siècles, les colères du fleuve, la brutalité stupide des guerres, l'ont rongé, mutilé, amputé, éventré, soumis à des restaurations, à des reconstructions destructives de la grandiose unité première. Son histoire est longue et pittoresque: série de ruines et de renaissances qui mériteraient une longue monographie.

Élevé d'abord, selon la tradition, en 95 avant Jésus-Christ par le légat Publius Lucius Crassus, lorsqu'il établit la voie et chaussée militaire qui porte aujourd'hui le nom de *Camino de*

la Plata (via lata<sup>2</sup>), il fut, par-dessus le fleuve limite Anas, le lien de la Lusitanie et de la Bétique. L'Anas, très probablement, était alors navigable, mais les eaux en étaient souvent très basses; on les encaissa devant Emerita entre la haute muraille qui soutient encore le Conventual, et une longue et large jetée, ou plutôt un vaste quai parallèle terminé en éperon, pour rompre le courant, et dont le tertre a résisté, soutenu par des arcades pleines; le plan s'en lit encore aisément; c'est ce que les habitants appellent le *Tajamar*. Au delà de la jetée le pont

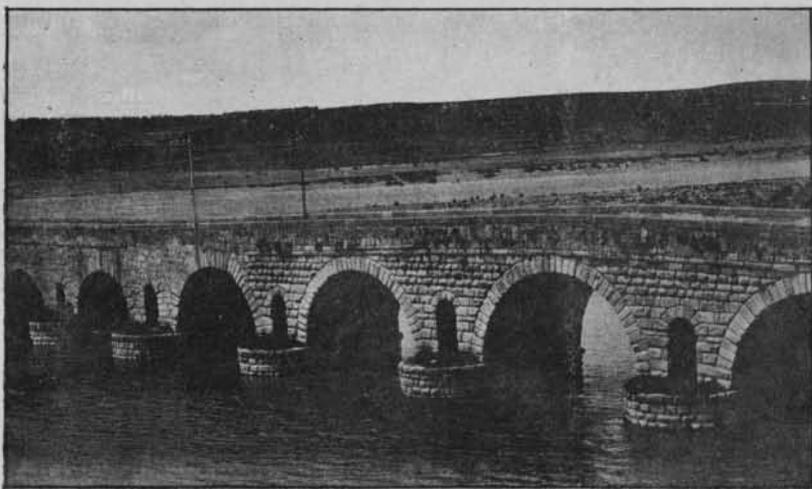


FIG. 6. — Pont romain sur le Guadiana.

se prolongeait au-dessus du lit caillouteux, aussi robuste, mais moins haut, jusqu'à rejoindre la berge lointaine. (Fig. 6.)

Des précautions furent prises contre les crues soudaines. Les piles massives, dessinées en proues de navires, pour fendre les flots précipités, les arches hautes et pourtant trépanées, furent construites en gros blocs pesants de granit, comme les piles et les arches des aqueducs, et dans les écoinçons furent percées des arches secondaires pour créer plus large passage aux eaux croissantes. Toute l'œuvre prit l'aspect imposant de force prudente, bien superflue, semble-t-il, quand le fleuve estival paresse au pied du granit sombre, mais combien

nécessaire aux jours où ses vagues grondantes tournoient au heurt des éperons submergés!

L'Anas a plus d'une fois, hélas! vaincu dans cette lutte, et renversé l'obstacle qui paraissait inébranlable. Guevarra, l'original évêque de Mondoñedo, qui ne craignait pas de forger de l'histoire, raconte que lorsque les Grecs fondèrent Mérida, ils établirent vraiment une ville sur chaque rive du fleuve: l'une, à droite, servant de forteresse et de refuge en temps de guerre, l'autre, à gauche, réservée aux temps de paix. Aux temps romains, un certain consul Fabatus, qui n'a jamais existé, donna l'un des *barrios* à la Lusitanie, l'autre à la Bétique. De là naquirent des rivalités dont le pont fut victime: on le coupa en deux. Mais l'empereur Trajan rétablit la concorde en bâtissant au milieu du pont une place neutre, c'est le Tajamar.

La vérité, sans doute, est que l'Anas ayant rompu quelques arches, Trajan les rétablit; c'est l'avis des spécialistes de l'architecture romaine que la partie lusitanienne de l'œuvre est plus récente que l'autre et date en effet du règne de cet empereur. Quoi qu'il en soit, l'histoire nous apprend, et de façon certaine, quelques-unes des vicissitudes du pont.

En 670, le roi goth Ervigius dut le réparer; du VII<sup>e</sup> siècle nous sautons au XVII<sup>e</sup>; un gros d'eau emporta l'arche centrale, et on dut la reconstruire avec cinq autres, en 1610, sous Philippe III: on en profita pour une réparation générale. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle fut particulièrement cruel. En 1811, les troupes anglaises et espagnoles coupent la 21<sup>e</sup> et la 22<sup>e</sup> arche; le 1<sup>er</sup> juin 1823, une crue endommage les arches 33, 34 et 35. Ce ne fut qu'en 1832 qu'on les rétablit avec les précédentes. Nouveau torrent dévastateur en 1860: les arches 29, 30, et 31, croulantes, sont consolidées avec du bois. Le 6 décembre 1876, le 5 janvier 1877, crues plus terribles encore: les arches 15 et 16 qui supportaient l'antique terre-plein et une petite chapelle gothique, et les arches 31 et 32 sont entraînées. Heureusement en 1878, Canovas del Castillo, président du Conseil des ministres, ordonna une réparation générale qui fut terminée en 1880.

Telle fut, en raccourci, cette lutte des pierres contre l'eau et

les hommes; l'eau ni les hommes n'ont pas complètement vaincu; tel qu'il est, le pont reste romain, et quelles que doivent être ses destinées futures, il restera le pont romain. Certes, il faut regretter la belle unité que l'œuvre ne retrouvera jamais, et les deux arcs de triomphe qui en gardaient et décoraient les têtes; il a perdu la grâce du balcon ou mirador dont on nous parle sans nous en donner la date, situé au point le plus élevé, lieu de repos et de promenade, d'où la vue était magnifique, et le *temple* qui le paraît au Moyen-Âge, et les colonnes de marbre qui, depuis Philippe III, consacraient le souvenir des grandes réparations. Mais son antiquité, sa force et sa bienfaisance tant de fois séculaires, ses blessures mêmes et ses restaurations l'enveloppent de respect et de poésie triste. Dans les après-midi sereines, aux heures où la vie de Mérida sommeille, il ondule paisiblement dans la lumière, presque solitaire. Ici se penche un patient pêcheur à la ligne; là trotte un *burro* disparaissant sous les branchages; un chariot archaïque, que tirent deux mules accouplées sous un joug, chemine en claquetant, et du lit aux trois quarts sec de l'Anas, où des lauriers-roses chétifs et sales s'étiolent au milieu des cailloux roulés et des grosses pierres de taille, débris romains, monte le bruissement des lavandières qui, pour économiser le savon, rincent leur linge non dans l'Anas, mais dans des sortes de petits bateaux pleins d'eau sale. Le Pont abrite de son ombre les babillardes, immobile et débonnaire dans sa gloire de vieil ancêtre malade, mais pourtant solide encore.



La porte monumentale qui du pont donnait accès à la ville fut démolie de fond en comble par Abderraman, roi de Cordoue. Il n'en reste plus trace; la tradition veut qu'elle ait été semblable à l'*Arc de Trajan*. Cela est peu probable, car cet arc, que l'on désigne aussi sous le nom d'*Arc de Santiago*, subsiste encore, engagé dans des maisons, en pleine Mérida. Cette arcade, haute de 47 pieds, large de 22, épaisse de 21, dépasse les dimensions d'une porte. Que fut-elle en réalité? Un arc de

triomphe, sans doute, mais faut-il évoquer le souvenir du grand empereur? Toujours est-il qu'elle étonne par la hardiesse de sa courbe hautaine et l'admirable assemblage de ses



FIG. 7. — L'Arc de Trajan.

claveaux énormes dont pas un n'a glissé, dont le merveilleux équilibre défierait de longs siècles encore, si l'usure mystérieuse des jours et de l'air ne rongerait d'un frottement lent et sûr les joints des pierres, laissant filtrer par des fentes

dangereuses de fines et légères raies d'azur. Sans aucun ornement de sculpture encastrée ni appliquée, sans un marbre, toute nue, toute grise, elle est colossale et triste, comme les aqueducs, comme le pont, et comme eux porte dans la ville déchue le deuil des siècles glorieux. (*Fig. 7.*)

Que dire des restes du prétendu temple de Diane, dont le lourd péristyle de granit sombre est maintenant comme la carcasse douloureuse d'un vieux palais? C'était jadis un édifice sévère : sur un haut soubassement se dressaient de puissantes colonnes cannelées, dont la tête corinthienne se parait d'une triple couronne d'acanthé très simple, sans aucun souci d'élégance ni de grâce. Ce style austère, tout exceptionnel et inattendu dans l'Espagne romaine, se concilie malaisément avec l'âge de la colonie, et l'on songe à quelque architecte indigène traduisant à sa rude façon les modèles de l'art importé. Quoi qu'il en soit, sur la rue, les fûts emprisonnés jusqu'au faite, décapités, rongés, très peu saillants, mal visibles, semblent supporter avec peine l'enserrement des pierres modernes, et le décor imprévu de la fenêtre Renaissance, du reste fort jolie, qu'ils encadrent. Par derrière, cinq colonnes, soutenant une massive architrave sur leurs chapiteaux robustes, se dressent encore d'un tiers de leur hauteur au-dessus des plâtras blancs qui les enchaînent à la base et protestent contre leur ignominieux esclavage. Le ciel limpide se découpe avec l'acanthé dans l'ajouement de l'ordre, et l'on rêve d'un génie bienfaisant qui, dans la féerie d'une rayonnante nuit d'été, dépouillerait la ruine du suaire lamentable de ses murs dégradants pour dévoiler aux amoureux de lignes nobles le secret d'une beauté ressuscitée. (*Fig. 8.*)

Puisse le même génie, du même coup d'aile impérieux, raser autour du temple les maisons qui couvrent ce qui fut sans doute le cœur de la ville! On suppose que là se cache le forum. Toujours est-il que les constructions souterraines pullulent en ce quartier, et que de nul autre ne sont sortis en plus grand nombre les marbres et les statues.

C'est là, par exemple, que furent trouvés trois grands Romains de marbre, dont deux sont au musée de Mérida,

l'autre exilé à Almendralejo, dans la collection du marquis de Monsalud. Fort mutilées, les effigies ne sont pas de premier ordre, et Gaius Aulius, de l'atelier de qui provient l'une d'entre elles au moins, n'était qu'un ordinaire *fa presto* assez maladroit



FIG. 8. — Temple de Diane (?).

à donner quelque souplesse aux plis des tuniques et des toges; Agrippa et Auguste, si c'est bien eux qu'on voulut représenter, eurent affaire à un médiocre praticien de province.

Mais pour une tête de marbre recueillie au même endroit, qui appartient à un particulier, il semble d'abord qu'elle

doive prendre place parmi les plus belles images de femmes voilées dont l'art classique nous a laissé de si admirables exemples. Cependant la vigueur du masque, les cheveux agités sur le front en mèches libres donnent place à un doute, et ce n'est pas une hérésie d'y vouloir reconnaître un portrait idéalisé ou peut-être Antinous en flamme. Quoi qu'il en soit, le marbre, où l'inspiration du style expressif de Lysippe s'accuse dans le regard profond et la passion des lèvres entr'ouvertes, est fait de main d'ouvrier; c'est, je crois, le chef-d'œuvre de l'Espagne romaine.

C'est tout au moins le chef-d'œuvre de Mérida. L'original manque au Musée, qui n'en possède que le moulage; mais ce simple plâtre éclaire la salle un peu triste et, bien entendu, provisoire où s'exposent trop mal des sculptures dont pas une ne peut lui être comparée. Je n'en excepte pas la grande Cérès, ou plutôt la grande Junon du théâtre, qui certes l'emporte de beaucoup sur toutes les autres statues, au point d'avoir pu évoquer, dans l'enthousiasme de la découverte, l'admirable Déméter de Cnide. Elle rejette vivement dans l'ombre les mauvais marbres du Mithræum qui furent ces dernières années rendues au jour, à la grande joie des archéologues, par la construction d'une Plaza de Toros — à quelque chose malheur est bon! — Mais aplatie et maigre, disproportionnée un peu, maladroitement drapée dans ses robes et ses voiles à plis cassés et secs, l'air insignifiant et veule, elle reste l'effort louable, mais malheureux, d'un banal art d'apparat. (*Fig. 9.*)

Il faut bien le dire, telle qu'elle nous apparaît au Musée, la statuaire de Mérida, même dans ses œuvres les meilleures, reste provinciale et médiocre; le plus souvent elle est franchement mauvaise; nous sommes bien loin de l'art noble et savant qui se révèle au Musée de Séville; les gens d'Italica avaient plus de goût que ceux d'Emerita. Il serait vraiment difficile, parmi nombre d'œuvres également banales, d'en trouver une qu'on pût louer sans effort. Cependant on s'arrête volontiers devant une grande statue de femme drapée qui pendant des siècles, dit-on, se dressa sous l'arc de Trajan avec deux autres emportées à Paris lors de l'invasion française.

C'est une femme à la fleur de l'âge dont, hélas ! la tête, les deux mains et le bras droit ont disparu, svelte et gracieuse en la souplesse de sa pose classique; le mouvement de sa jambe gauche fléchie, de son genou relevé, fait onduler joliment la ligne de ses formes élégantes qui transparaissent sous la fine étoffe à menus plis pressés. D'autre part, un homme au torse nu



FIG. 9. — Cérès du Théâtre de Mérida.

— on n'ose prononcer les noms de Jupiter ou d'Esculape — est d'une anatomie assez juste, mais de facture lâche; il est d'ailleurs tout défiguré par la perte de la tête, des mains et des pieds. Ce sont là les morceaux que l'on regarde au Musée avec le plus de plaisir, car on est obligé de n'accorder aux nombreuses sculptures provenant du temple de Mithra qu'une attention archéologique.

Du moins celles-ci forment-elles un groupe de premier

ordre pour l'histoire du culte oriental en Espagne. D'abord l'une d'elles est datée; c'est une image d'Hermès jouant de la lyre, et sur l'instrument est gravée cette dédicace : « *L'an CLXXX de la Colonie. Au Dieu invaincu Mithra, Accius Hedychrus, Père, de tout cœur a consacré cette statue.* » L'an 180 de la colonie correspond à l'an 155 de notre ère, et au règne de Marc Aurèle : Hedychrus, dont le nom revient plusieurs fois dans l'épigraphie du Mithræum de Mérida, est ici et ailleurs appelé « *Père* ». Mais il s'éleva plus haut encore dans la hiérarchie des confrères, et devint *Père des Pères*, *pater patrum*. C'est ce titre suprême qu'il prend en offrant à son dieu une statue couchée de l'Océan, l'un des membres de la triade supérieure, dont il avait fait don au sanctuaire. Sous sa grande Paternité le culte fut florissant et les dévots furent généreux comme leur Père. En 155 encore, Th. Valerius Secundus, *frumentarius* de la VII<sup>e</sup> légion, consacra un autel au dieu invaincu en souvenir de son initiation, et sur une statue de Mithra lui-même se lisent ces mots : « *Au Dieu invaincu, C. Curius Avitus, Accius Hedychrus étant Père.* »

D'autre part, les statues recueillies sont d'un grand intérêt iconographique. Avec l'Océan, voici Chronos à tête de lion (le mufle est par malheur brisé), nu jusqu'à la ceinture, les cuisses couvertes de braies collantes, les ailes repliées sur le dos, enserré dans les orbes d'un gros serpent écailleux; le torse musclé se cambre, le bras gauche, assez vigoureux, se rejette en arrière. Le voici encore, tout nu cette fois, droit et raide, les pieds joints; sa tête est humaine, mais, en rappel de son animalité première, un masque de lion est appliqué sur sa poitrine; le serpent s'enroule cinq fois de ses pieds à ses épaules. Voici maintenant le dieu lui-même, sous la forme d'un jeune athlète debout, nu, sauf un pli de chlamyde sur la poitrine et les épaules, appuyé contre un tronc d'arbre, ayant à sa droite un petit lion assis sur son derrière, ou peut-être son chien fidèle; il tenait une lourde torche, son insigne ordinaire et celui des génies mithriaques. Cette image semble nouvelle, et pour la première fois Mithra a dépouillé ses longues tuniques orientales et son bonnet phrygien.

Le voici encore, très mutilé par malheur, ayant perdu la tête, les deux mains, le mollet droit, mais cette fois presque sous son aspect classique. Sur les épaules se voient encore les pointes tombantes du bonnet; jusqu'aux genoux descend à double sinus une tunique serrée sous les seins et à la taille; le bras droit est nu, le gauche, avec l'épaule, disparaît sous un grand manteau qui s'étale et tombe bas par derrière; les jambes nues sont chaussées de brodequins souples; à gauche est un tronc d'arbre accolé d'un dauphin la queue en l'air. La facture n'est point mauvaise et le jeune homme, aux vagues allures de Diane chasseresse, donne, assez heureuse, l'impression de sa divinité ambiguë.

Enfin, autour de Mithra et de ses génies familiers, se groupaient quelques dieux dont les images étaient plus ou moins attendues dans le sanctuaire: Vénus pudique, flanquée de Cupidon chevauchant un dauphin, étroite de torse et de hanches, maigre et sèche, sans aucune originalité d'attitude ni de style; Mercure assis sur un rocher, ayant près de lui sa grande lyre, banal et froid, et, peut-être, Esculape, le torse nu, théâtral et vulgaire, tous les deux œuvres d'une tradition épuisée et lâche; Sérapis enfin, dont il ne reste que la tête, assez expressive et puissante, souvenir plus heureux du grand art qu'immortalisa le Zeus olympien.

Donc, nulle part encore on n'avait trouvé une série si complète; et si la fortune voulait qu'une exploration méthodique de la colline de San Albin nous rendît le *spelæum* et son enceinte, le Mithræum de Mérida serait sans doute un des plus instructifs du monde romain. On est en droit de le prévoir, puisque ce culte, propagé, comme on sait, surtout par les légions et par les vétérans, était particulièrement à sa place dans la Colonie des Emérites.

Sans doute on retrouverait le grand bas-relief de Mithra taurochtone qui devait orner, selon la coutume, le fond du sanctuaire, et, avec des inscriptions utiles, des ex-voto dont les leçons seraient précieuses; tel celui que possède déjà le Musée, mais dont jusqu'à présent on a ignoré le vrai sens. C'est une scène de banquet; trois personnages sont couchés autour

d'une table ronde qui supporte un plateau chargé de fruits ou de gâteaux; deux hommes debout, à droite et à gauche, assistent au repas; pliés dans des draperies amples, ils sont par malheur trop peu distincts pour qu'on puisse leur donner un nom. A gauche, un serviteur apporte un plat carré où se détache une tête de bœuf, ce qui déjà fait songer au culte de Mithra; enfin, derrière le serviteur on voit posé sur un socle une demi-figure qui ne peut être autre chose que Mithra lui-même, tel qu'il est si souvent représenté soit sur les bas-reliefs de la mort du taureau, soit isolément, sortant du rocher d'où il est né, les bras écartés, tenant un couteau et une torche. Ici, les bras sont réduits à deux excroissances, et l'on n'aperçoit pas d'attributs. C'est que la sculpture est tout à fait barbare et populaire; elle n'en a pas moins une grande valeur de document, et nous n'avons pas le droit de la mépriser, puisque aussi bien les statues elles-mêmes, sauf peut-être le Chronos léontocéphale et la tête de Sérapis, sont d'un art si pauvre et disent si tristement l'oubli des belles formes et de la savante technique.

\*  
\*  
\*

Par bonheur, et pour nous consoler de cette statuaire de décadence, la sculpture décorative fut toujours à Mérida riche et éclatante.

C'est un enchantement, au sortir du Musée terne et sombre, de pénétrer dans un admirable champ de fouilles où tout brille et tout respire dans la joie de la couleur et de la lumière! Il faut féliciter M. J. Ramón Mélida d'avoir si bien conduit, avec des ressources modestes, le déblaiement du théâtre. Que la ruine était triste, au sommet de la colline désolée, lorsqu'aux trois quarts enfouie il ne s'élevait au-dessus du sol aride que sept lourds tronçons de gradins démolis, les *Siete Sillas*, les Sept Sièges, rangés en demi-cercle autour d'un maigre guéret! Qu'elle est vivante aujourd'hui, dégagée presque entière, toute la cavea percée de ses vomitoires, toutes ses entrées, tout l'orchestre, toute la scène avec ses murs et ses décors de fond, son portique extérieur, ses dépendances! (*Fig. 10.*)

C'était un vaste monument comme il n'en est pas d'autre en Espagne, comme il en est peu dans l'immense monde romain, peuplé de statues, tout brillant de marbres ! Certes, les statues sont maintenant mutilées, émiettées, douloureuses ; les plaques qui revêtaient la scène sont comme hachées ; les colonnes sont tombées, brisées, les feuilles des chapiteaux corinthiens sont écornées, les frises et les corniches gisent en pièces, et bien

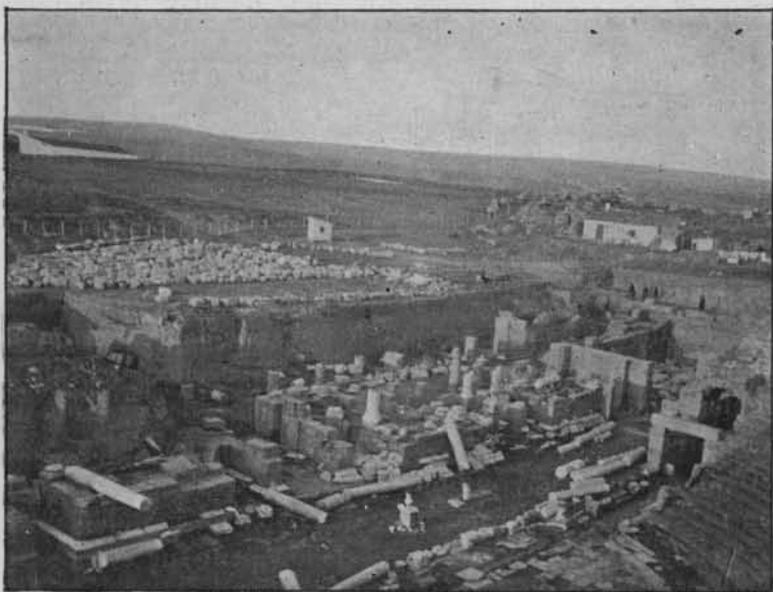


FIG. 10. — La scène du Théâtre de Mérida.

que tous les éléments soient là amoncelés pour une restauration facile, à laquelle nous convions quelqu'un de nos « Romains », on ne peut se défendre d'un réel émoi au spectacle du vandalisme criminel des générations barbares et des siècles.

Du moins pouvons-nous maintenant admirer et juger. L'édifice, en ses gradins, ses galeries voûtées, est à son tour un modèle de grandeur et de force. Le théâtre n'était pas, comme tant d'autres, taillé tout entier ou en partie dans un hémicycle naturel de colline ; il fut construit de bas en haut par les hommes qui, ayant entassé des masses énormes de conglomérat cimenté plus dur que le rocher, les revêtirent

d'un puissant appareil de pierres de taille. L'aspect extérieur de la grande rotonde, qui n'est pas encore complètement dégagée, s'harmonisait assurément avec celui des grandes constructions utilitaires, et les galeries percées dans le blocage épais ont bien l'ampleur et la robustesse convenables au flot du peuple tumultueux qu'elles vomissaient sur les degrés.

Mais les gradins eux-mêmes, dont la courbe s'arrondissait avec une grâce ferme, l'orchestre dallé de marbre, la scène basse en avant des grands murs à double étage corinthien, mais le portique de l'arrière-scène et la grande colonnade stuquée décorant la façade extérieure, sont des modèles de lignes élégantes et de décor somptueux. La ville se révèle ici grande ville, grande capitale éprise d'art riche et souvent délicat. Nous ne sommes pas étonnés si des noms de praticiens hellènes se lisent sur quelques chapiteaux, comme on lira, à une époque plus tardive, le nom du sculpteur Démétrios, du reste lui-même habile, sur une statue du Mithræum; nous nous plaisons à louer ces Græculi qui portaient au loin et faisaient aimer, en leur âge de décadence, le reflet du génie des vrais Grecs.

C'est Agrippa, dit-on, qui fit construire ce théâtre vers l'an 16, et son nom apparaît par deux fois en grandes lettres sur le linteau des deux portes qui débouchent sur l'orchestre. L'une des deux inscriptions identiques fut découverte par de Laborde, notre compatriote, qui fit faire aux *Siete Sillas* quelques sondages; reperdue depuis, elle a été retrouvée avec sa compagne par M. Mélida. L'œuvre fut reprise, sans doute par Trajan, et restaurée par Hadrien en 135, après un incendie. On sait le goût de cet empereur pour le bel art classique, et c'est à lui sans doute que l'on doit, grâce à l'appel d'ouvriers Grecs, la pureté s'alliant à la richesse de la sculpture décorative. Pourquoi faut-il que, sous le règne de l'empereur Constantin, on ait dû retoucher la scène pour la restaurer, ou simplement on ait voulu l'embellir, mêlant la raideur et la dureté des plats ornements byzantins aux vigoureuses floraisons des rinceaux classiques, où les jeux de l'ombre et de la lumière avivent et soulignent si harmonieusement les reliefs!

Le théâtre s'embellissait d'une profusion de statues et de sculptures de toute sorte; toutes celles qui s'alignent maintenant dans l'orchestre et sur quelques gradins ne proviennent pas de l'édifice, dont on a fait provisoirement un musée en plein air, mais seulement les plus importantes. Au premier rang, il faut placer la grande Junon ou Déméter, abritée pour l'instant au Musée, mais que l'on songe à rapporter sur la scène lors d'une reconstitution possible. Nous avons dit sur la déesse toute notre pensée. Nous ne goûtons pas beaucoup plus la grande jeune femme debout que M. Mélida appelle Proserpine; sa tête manque, ainsi que sa main gauche; mais le bras droit, nu jusqu'à l'épaule, est bien conservé, et il ne manque que deux doigts à la main qui retient un pli d'étoffe; ce bras est par malheur mou, rond, épais, sans grâce; le corps est enveloppé d'une ample robe qui plaque sur les seins et sur la jambe gauche, et d'un grand châle dont les pans relevés sur l'avant-bras gauche, au-dessus du poignet, retombent en plis archaïques. L'artiste s'est ingénié à draper richement les étoffes, mais il leur a donné trop de plis, trop de coupures, trop de courbes et de sinus, et cet abus est fatigant. L'œuvre pourtant, taillée dans un beau marbre blanc, est de proportions assez heureuses, et il y a quelque souplesse, sentant les bons modèles, dans le hanchement de la jambe droite, une certaine virtuosité dans la facture des vêtements.

Elle est supérieure au Pluton banal, court, lourdement drapé, dont M. Mélida fait, à notre avis, trop de cas. La tête cependant, comme il l'a dit, ne manque pas d'une certaine majesté. Mais nous préférons à ce dieu quelconque, si souvent vu, deux grands fragments de statues impériales, Auguste et Trajan peut-être. Complètes, elles péchaient sans doute par un peu trop de pompe officielle; mais elles valaient certainement par une belle simplicité de lignes et par le soin du détail. Les empereurs portaient, avec la courte tunique et le petit manteau, la cuirasse de cuir à bords imbriqués que dépasse une longue frange de lanières. Celle d'Auguste est rehaussée, au-dessous des pectoraux, de deux centaures affrontés qui se cabrent en brandissant des épieux et des trophées; sur chaque

imbrication saillit un motif finement ciselé; le style de toutes ces images est élégant et vigoureux, dénotant une main légère et sûre. La cuirasse de Trajan, si Trajan il y a, n'est pas ornée avec moins de sobre richesse : un masque de Gorgone grimace un sourire à la naissance des pectoraux; sur l'estomac s'érige tout simplement un Palladium, tandis que sur le ventre et les hanches se déploient de précieux rinceaux en très bas-relief, et que les lames imbriquées se parent de légers mascarons. Il est bien fâcheux que ces effigies soient ainsi mutilées, sans têtes, sans bras, les jambes brisées aux genoux, car elles prendraient une place de choix dans la phalange des statues similaires.

..

Tel qu'il est déjà, tel qu'il sera bientôt lorsqu'il surgira tout entier hors des levées de terres, le théâtre restera le joyau de l'Espagne romaine, digne que Mérida figure désormais sur l'itinéraire de tous les touristes de goût. Mais les satisfactions appellent les nouveaux désirs; les fouilles du théâtre exigent d'autres fouilles encore, et tous les amis de l'antiquité espagnole conjurent avec nous D. José Ramón Mélida de ne pas s'arrêter en si beau chemin.

Le théâtre, si grandiose qu'il fût, ne suffisait pas à la Rome espagnole, avide comme la Rome italienne de jeux et de festins. Tout à côté de lui, émergeant à peine de la colline comme jadis les Siete Sillas, voilà la prétendue Naumachie, l'amphithéâtre, réclamant qu'on vide sa grande coupe ovale des terres qui l'ont comblée jusqu'aux bords. Un trou maladroit, percé par quelque chercheur clandestin de trésors, à l'une des extrémités du grand axe, a découvert l'arc puissant d'une porte monumentale; la preuve est faite : comme le théâtre, l'amphithéâtre est conservé jusque dans ses parties profondes; M. Mélida se doit de scruter le mystère qui se cache sous vingt pieds de terre, de découvrir l'arène où moururent les martyrs de Mérida, les loges des gladiateurs, les fosses des bêtes féroces. Le théâtre et l'amphithéâtre qui le touche formeront le plus intéressant ensemble que puisse

rêver un archéologue ou un artiste, et qui sait même si de proche en proche, les tranchées n'envahiront pas tout le cerro de San Albin, où se cachent à coup sûr bien des édifices religieux ou civils, comme s'y cachait, nous le savons, la crypte de Mithra?

*Panem et Circenses!* criait la Rome impériale; eux aussi, les colons d'Emerita eurent leur cirque, dont l'emplacement est depuis longtemps reconnu, dont le plan se lit comme dans un livre, tant la muraille inclinée en gradins a bien résisté sous la montée de l'humus et des herbes, tant l'arête centrale, la *spina*, a conservé sans la moindre brèche les contours de sa longue et large plate-forme, tant se dessine avec aisance la place des *carceres* d'où s'élançaient les chars!

Par malheur, qui donc oserait entreprendre le dégagement de la ruine? Pourtant on sait combien sont rares et insuffisants les renseignements certains sur les cirques. A défaut du cirque Maxime, du cirque de Maxence, du cirque de Bovile, incomplètement explorés, nous en sommes réduits, pour connaître ces importants édifices, qui jouent un tel rôle à l'époque impériale, aux représentations de quelques mosaïques. Le déblaiement de l'hippodrome de Mérida permettrait sans doute de résoudre certains problèmes, de préciser nombre de détails et peut-être, tout au moins, au long de la *spina*, recueillerait-on d'importants débris de ses monuments divers.

Mais il est bien grand; la masse de terre et de décombres qui a comblé l'arène est si grosse que l'enlèvement en serait trop coûteux, et tout au plus faudra-t-il songer à des séries de sondages. C'est que le cirque a vraiment des proportions gigantesques, 500 mètres de long au moins, sur 100 de large. Il n'avait pas tort, l'historien enthousiaste qui, sans hésiter, l'appela *Circus Maximus*, comme le cirque de Rome, puisque autour de la piste pouvaient se masser aisément quarante mille spectateurs.

Était-ce donc qu'aux jours de fêtes la passion des courses de chars vidait la ville entière, hommes, femmes, enfants, vieillards, comme aujourd'hui une *corrida de cartel* impatientement attendue? N'est-ce pas plutôt qu'Emerita, grande

ville aux confins de deux grandes provinces, carrefour de routes de premier ordre, attirait par l'éclat de ses réjouissances la foule des voisins et même des étrangers, comme aujourd'hui la foule des citadins et des paysans de régions assez lointaines accourt aux *ferias* andalouses plus encore pour les plaisirs que pour les affaires? Peut-être est-ce par un obscur atavisme que Mérida se laisse aller maintenant à construire la Plaza de Toros trop vaste, certes, pour son peuple réduit, mais où les hôtes appelés des villes et des villages voisins pourront satisfaire leur passion nationale. Hélas! pour élever cette énorme bâtisse informe qui déshonore la colline romaine, l'argent n'a point manqué; mais le cirque restera silencieux et désert, enseveli dans le linceul des blés verts ou des chaumes d'or, et pendant la suite des siècles les mules indolentes promèneront en tournant la frêle charrue, héritage immuable des aïeux, au-dessus de l'arène où les quadriges ont bondi dans la clameur populaire...



Cependant ne soyons pas injustes; toujours Mérida a gardé le souvenir orgueilleux de son passé romain. Croyons-en son pieux historien, Gregorio Fernandez y Perez. « Telle, dit-il, une veuve qui, aux jours heureux de son époux, aimait à se faire voir avec les atours luxueux de sa beauté, et qui, réduite à l'état de veuvage et d'abandon, laissant paraître encore en sa pauvre vêtue des restes de son antique grandeur, se fait admirer de tous ceux qui la regardent, telle se montre la cité de Mérida, aussi fameuse et opulente dans l'antiquité qu'aujourd'hui pauvre et misérable, sans renom, sans apparat, mais qui pourtant, au milieu de ses ruines, de sa pauvreté, de sa solitude, présente encore une multitude de vestiges et de restes de sa grandeur et de sa beauté passées... »

Ces vestiges, la ville les a toujours recueillis avec piété; ce sont les fragments antiques encastrés çà et là dans les murailles et dont un très grand nombre sans doute se cachent sous

l'enduit de chaux coutumier des maisons; ce sont les débris de statues et de sculpture décorative, les chapiteaux, les inscriptions recueillis au Musée; ce sont surtout le *temple* de Mars et l'*obélisque* de Sainte-Eulalie, où les modernes ont disposé avec plus d'amour que d'art ou de goût quelques-unes des plus précieuses reliques.

Ce qu'on nomme le *Temple de Mars*, et aussi le *Horno* (le four) de *Santa Olalla*, est un bas et lourd assemblage de pierres hétéroclites formant le portique d'un petit oratoire construit en 1617 sur la place même où la patronne de la ville fut martyrisée. Soutenue par des piliers sans style et des tronçons courts de colonnes écrasés sous des chapiteaux corinthiens de rencontre, une forte architrave porte une dédicace monumentale de Vettilla, femme de Paculus, au dieu Mars; deux riches bandeaux, délicatement sculptés de rinceaux et de mascarons, prolongent à droite et à gauche et en retour d'angles la dédicace. Ces marbres portent par-dessous une élégante décoration de trophées en bas-reliefs, qui conviennent parfaitement à un sanctuaire du dieu guerrier; un bandeau de même provenance, très usé par malheur, sert de décor central au soubassement de la façade. Ce petit portique écrasé sert de porche à un humble oratoire, et soutient fâcheusement un fronton renaissance fort inattendu. L'édifice, tel qu'il est, bien que l'ensemble en satisfasse peu notre goût, nous intéresse par le détail de ses membres composites et nous émeut par sa naïveté même. Reconstruit sans doute à la place d'un monument plus ancien, contemporain peut-être de la martyre, n'est-il pas comme le lien qui unit l'antiquité païenne de la ville à son antiquité chrétienne, qui est aussi de la gloire?

Le *horno* de Sainte-Eulalie se dresse devant la vieille église pittoresque où se célèbre le culte de la patronne. L'histoire et la légende de la jeune enfant sanctifiée par les supplices est bien touchante. Fille du noble éméritain Liberius, Eulalie fut instruite à la foi du Christ par le prêtre Donatus. Son père, redoutant les persécutions de Calpurnius, légat de l'empereur Dioclétien, l'avait reléguée dans la villa Pontiana, à 38 milles d'Emerita, avec le confesseur Felix, son amie Julia et d'autres

néophytes. Mais non contente de se vouer au culte et de s'adonner aux pratiques du christianisme, Eulalie aspirait à gagner le ciel par le martyre. Comme le légat s'affirmait impitoyable, Julia et elle quittent la villa, de nuit, à pied, et vont droit au tribunal de Calpurnius. Eulalie lui reproche avec véhémence sa cruauté et sa folie, sa rage de forcer les Chrétiens à adorer les « images des démons ». Étonné d'une telle audace chez une enfant de douze ans à peine, le Romain essaie de la calmer, et veut qu'elle brûle de l'encens aux faux dieux. Elle refuse; Calpurnius ordonne la torture : coups de balles de plomb, baguettes de fer qui lui déchirent les flancs jusqu'aux os, rien ne fléchit la petite fille, qui, comptant ses blessures, s'écriait à haute voix : « Maintenant, ô Christ, par ces blessures tu es plus profondément inscrit sur mon corps. Que j'aime à lire ces caractères qui répètent ta gloire et ton nom tracés avec la pourpre de mon sang ! » Le légat furieux fait plonger Eulalie jusqu'au cou dans de la chaux vive qu'on arrose : la vierge ne paraît rien sentir. Voici l'atrocité du plomb fondu : touchant son corps, le plomb se refroidit, mais brûle les mains des bourreaux. Nouveaux supplices plus barbares, s'il est possible. Eulalie reste invulnérable. Enfin, on l'étend sur un chevalet, on la brûle avec des torches, mais elle aspire les flammes, et de sa bouche, ô miracle, s'envole, avec son dernier souffle, une colombe blanche; les licteurs s'enfuient, laissant le corps sur le chevalet. C'était le quatrième jour des ides de décembre; la neige qui tombait lui fit un pur linceul, jusqu'à ce que ses frères l'enlevèrent clandestinement et l'enterrèrent avec vénération.

Maintenant, en un autre monument fort laid, mais d'une inconsciente grandeur, le souvenir de la martyre Eulalie domine et perpétue le souvenir de Mérida païenne. Au milieu d'un square aux maigres arbustes, une originale colonne a été dressée : sur une base d'hier un socle carré, inscrit de ces mots : « Concordiae Augusti », porte un autel antique de marbre, de forme ronde, aux sculptures inachevées; sur cet autel s'en empilent deux autres, de modèles presque identiques, auxquels des bucranes, des guirlandes et des bandelettes sculptés avec

une brillante élégance forment une riche parure; sur les autels, un chapiteau corinthien fort ébréché, sur le chapiteau, un autre chapiteau peut-être, déformé en un cube lourd plaqué d'écussons. Des brides de métal encerclent vilainement ce fût de colonne improvisée pour en assurer l'instable équilibre, et tout au sommet la Sainte est posée debout. C'est une pauvre image, et presque ridicule : son corps trop court et trop épais, quelque médiocre statue antique, est d'une matrone, non d'une frêle enfant de douze ans; elle lève dans sa main droite une palme ou peut-être une plume à écrire; son bras gauche tient une sorte de tabernacle, peut-être un encier. Mais, ce qu'il y a de pire, la tête, antique aussi, nous dit-on, insignifiante et lourde, n'a aucun rapport avec le corps où elle s'ajuste maladroitement, et une épaisse plaque de marbre l'écrase d'une lourde auréole opaque. On raconte qu'une nuit la tête d'Eulalie tourna spontanément sur ses épaules, sans doute honteuse d'être vue de la ville; une restauration de l'obélisque en 1889 fournit l'occasion de la replacer face aux maisons. La tête à l'envers, la Sainte patronne ne devait pas être beaucoup plus comique.

• •

Pour nous consoler de ce fâcheux spectacle, nous eûmes l'idée d'entrer dans l'église où peut-être se cache en quelque creux du dallage le sépulcre de la martyre. Ni Joanne ni Bædeker ne signalent même d'un mot le sanctuaire, souvent fermé d'ailleurs, et ils ont tort. Santa Olalla, dans ses parties les plus anciennes, mériterait l'étude d'un spécialiste qui démêlerait les éléments de structure byzantine, romane ou moderne, définirait la courbe des arcs légèrement outrepassés, noterait l'élégante sobriété de la baie percée au-dessus de l'arc triomphal, et marquerait assurément à l'église ignorée une bonne place dans l'histoire de l'art religieux en Espagne. C'est l'affaire d'un architecte, qu'on invite instamment au voyage; et peut-être le sol des nefs et du chœur, prudemment exploré, apprendrait-il que le sanctuaire s'assit sur les fondements ou les ruines de quelque basilique ou de quelque temple.

Pour nous, ce qui nous rend surtout précieux le souvenir de notre visite, c'est, sur un modeste autel à gauche du chœur, l'apparition inattendue d'un Christ admirable, chef-d'œuvre inconnu d'un artiste inconnu. La statue est affublée d'une perruque de femme et d'une longue robe de velours violet, selon la fâcheuse coutume. On ne voit que le visage douloureux sous l'ombre des cheveux pendants, les yeux ardents qui pleurent, le bouche convulsée, les joues livides; le bois peint joue la vie et la souffrance sans brutalité de réalisme; l'expression de la torture physique, qui ne peut aller plus loin, et nous étreint le cœur, s'est éclairée d'un rayon divin sous la main du sculpteur mystique, pour calmer, par bonheur, l'émotion insoutenable de nos nerfs.

Mais un petit enfant de chœur, effronté moineau du sanctuaire, a sauté sur l'autel; d'un geste vif, sans insolence, il a retroussé jusqu'au genou la tunique fanée: sous la lumière qui vient d'un peu bas par la porte entr'ouverte se détache, pure et ferme, l'anatomie d'une jambe superbe, que la couleur précise et dégage; c'est un morceau de maître; le corps entier, s'il était révélé dans sa nudité première, éclaterait d'une beauté saine et joyeuse, contraste émouvant avec l'angoisse du visage émacié et gémissant.

Cette face d'agonie, ce corps savant et jeune taillé dans le bois avec la perfection des marbres classiques, c'est Mérida chrétienne se faisant presque pardonner par un chef-d'œuvre la ruine et l'abandon d'Emerita.

PIERRE PARIS.

Mérida-Madrid, décembre 1913.

## COLLABORATEURS

MM. E. Albertini; R. Altamira; J. Anglade, professeur à l'Université de Toulouse; † J. de Apraiz; † M. R. de Berlanga; P. Besques; P. Blanco Soto; P. Boissonnade, professeur à l'Université de Poitiers; G. Bonsor; L. Bordes; V. Bouillier; E. Bourciez, professeur à l'Université de Bordeaux; E. Bouvy, bibliothécaire et chargé de cours à l'Université de Bordeaux; H. Breuil, professeur à l'Université de Fribourg; J.-A. Brutails, archiviste de la Gironde et chargé de cours à l'Université de Bordeaux; J. Calmette, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse; E. Castelot; H.-P. Cazac; M. Cazarro; V. Chapot; Ph. H. Churchman, professeur à l'Université de Harvard; H. Collet; A. Coster; R. Costes; † R. J. Cuervo; A. Cuny, professeur à l'Université de Bordeaux; H. de Curzon; G. Daumet; † Fr. Despagnet; H. Dessau, professeur à l'Université de Berlin; Ch. Dubois; J. Ducamin; A. Dufourcq, professeur à l'Université de Bordeaux; P. Duhem, professeur à l'Université de Bordeaux; A. Engel; H. Gavel; A. Girard; M<sup>me</sup> M. Goyri de Menéndez Pidal; MM. J. Gómez Ocaña, professeur à la Faculté de Médecine de Madrid; R. Gómez Sánchez; S. Griswold Morley; F. Hanssen, professeur à l'Université de Santiago de Chile; † E. Hübner; J. Humbert; P. Ibarra; P. Imbart de La Tour; A. Jeanroy, professeur à la Sorbonne; C. Jullian, professeur au Collège de France; Johannes Jungfer, professeur à Berlin; Dom A. Lambert, O. S. B.; H. de La Ville de Mirmont, professeur à l'Université de Bordeaux; G. Le Gentil; † H. Léon; † H. Léonardon; H. Lorin, professeur à l'Université de Bordeaux; G. H. Luquet; M. Marion, professeur au Collège de France; J. Marquet de Vasselot; E. Martinenche, maître de conférences à la Sorbonne; J. Mathorez; E. Mele; R. Menéndez Pidal, professeur à l'Université de Madrid; H. Mérimée, maître de conférences à l'Université de Montpellier; A. Mesquita de Figueiredo; M<sup>me</sup> Carolina Michaëlis de Vasconcellos; MM. † L. Micheli; J. Moraleda Esteban; J.-B. Morleix; A. Mousset; E. Muret, professeur à l'Université de Genève; E.-J. Navarro; V. Paredes Guillen; A. Paz y Melia; J. Paz, directeur de l'Archivo de Simancas; † Cristóbal Pérez Pastor; † E. Piñeyro; C. Pitollet; G. Richard, professeur à l'Université de Bordeaux; J. Rodríguez Carracido, doyen de la Faculté de Pharmacie de Madrid; P. Quintero; L. Rigal; J. Sarofhandy; F. Sauvaire-Jourdan, professeur à l'Université de Bordeaux; Mario Schiff; A. Schulten; P. Serrano Gómez; M. Serrano y Sanz; Fr. Simón y Nieto; F. Strowski, chargé de cours à la Sorbonne; Oiva J. Tallgren; † B. de Tannenberg; Ant. Thomas, professeur à la Sorbonne; L. P. Thomas; L. Tramoyeres Blasco; L. Villalba; E. Walberg, professeur à l'Université de Lund; P. Waltz; L. Ch. Watelin; † Rev. Wentworth Webster.

---

*Este Boletín sale trimestralmente (á principios de enero, abril, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: Feret, rue de Grassi, 9; TOULOUSE: Éd. Privat, rue des Arts, 14; PARIS: A. Fontemoing, rue Le Goff, 4; MADRID: M. Murillo, Alcalá, 7. — Precios de suscripción: 10 francos año (Francia y España); 12 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 3 francos.*

*Los Suscriptores de España pueden hacer el pago por medio de libranza del Giro mutuo á nombre del Sr. MURILLO, Alcalá, 7, Madrid.*

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux.

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

## QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX  
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE  
LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

Prix de l'abonnement à chacune des trois sections du recueil

### I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

France . . . . . F. 10 » | Union postale . . . . . F. 12 »

### II. BULLETIN HISPANIQUE

France et Espagne . . F. 10 » | Union postale . . . . . F. 12 »

### III. BULLETIN ITALIEN

France et Italie . . . F. 10 » | Union postale . . . . . F. 12 »

Les prix ci-dessus indiqués ne s'entendent que de l'année courante et à la condition que les demandes d'abonnement parviennent aux éditeurs Feret et fils avant le 1<sup>er</sup> mars. Passé cette date, le prix est majoré de 2 francs pour la France et de 3 francs pour l'Espagne, l'Italie et le reste de l'Union postale. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume varie entre 12 et 25 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

*Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :*

**MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.**